

Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 25 (1922-1923)

Artikel: Prévisions ou illusions?
Autor: Bovet, E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-749966>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Dienst des Daseins herab, wie es die chinesische und die römische Kaiserzeit lehren; die Zeit siegt über den Raum; und die Zeit ist es, deren unerbittlicher Gang den flüchtigen Zufall Kultur auf diesem Planeten in den Zufall Mensch einbettet ... Und nun bricht die Zeit an. wo in den Tiefen die formvollen Mächte des Blutes wieder erwachen ...“

MÜNCHEN

HANS HONEGGER

PRÉVISIONS OU ILLUSIONS?

A entendre les militaires et politiciens qui « administrent » la Ruhr, tout se déroule là-bas « conformément à leurs prévisions »; je regrette beaucoup ne pas pouvoir m'en persuader; d'abord, parce que cette formule, ressassée pendant quatre ans de guerre, a un peu lassé notre crédulité; et ensuite parce que, comme prévision, ça serait un peu raide tout de même ... En effet, depuis trois mois que les « ingénieurs » travaillent dans la Ruhr, « protégés » par une poignée de soldats (guère plus de 100,000), voici les résultats obtenus: un milliard de frais, au minimum; 40 hauts-fourneaux français (sur 114) éteints, faute de charbon; expulsions innombrables, et, le Samedi 31 Mars, chez Krupp, 13 ouvriers tués et 50 blessés; protestations de plus en plus nombreuses dans le monde ouvrier de l'Europe entière; embarras croissant des Alliés; malaise général.¹⁾ Si c'est vraiment cela que les militaires et politiciens ont prévu, et qu'ils aient marché tout de même, ...

¹⁾ Dans un premier article sur la Ruhr, écrit en Janvier, je disais: « L'occupation de la Ruhr ne paiera pas même ses frais militaires; mauvaise affaire. De plus elle ouvre la porte à toutes les possibilités: extension fatale de l'occupation, conflits sanglants avec la population, alliance désespérée avec la Russie, lâchage des Alliés ... » Au reste la prophétie était aisée.

M. Oeri, rédacteur aux *Basler Nachrichten*, vient de réunir en brochure six articles sur la Ruhr: *An der Ruhr. Reiseindrücke*. On y trouve un sens critique admirable dans l'observation et l'interprétation des faits, une compréhension certainement bienveillante du point de vue français; l'effet total n'en est pas moins d'une tristesse profonde. Deux mots à propos de la valeur des témoignages: les journaux français et „francophiles“ aiment à citer comme autorité la *Rote Fahne* communiste, parce qu'elle attaque violemment les industriels allemands; or, c'est la tacitique nettement avouée des communistes de tous pays que de toujours attaquer „l'ennemi de l'intérieur“. — — Pour accorder ma confiance à un témoin (à quelque parti qu'il appartienne), je demande à connaître son intelligence et *surtout* son caractère; il me faut des *consciences*, telles que Fernau, von Gerlach, Oeri, Aulard, Buisson ...

Sur le passage à tabac des écoliers de Bochum, dont il sera question plus loin, j'ai le témoignage de M. Oeri. Sur la fusillade chez Krupp, j'ai les versions officielles allemande et française, qui m'inspirent une égale méfiance; je ne retiens donc que le fait tout nu: une douzaine de soldats français laissés pendant quatre heures au milieu de quelques milliers d'ouvriers allemands; il faudrait manquer de tout sens psychologique pour s'étonner du résultat. Quelqu'un a dit: „On peut tout faire avec les baïonnettes, sauf s'asseoir dessus.“

non, décidément, j'aime mieux croire, dans leur propre intérêt, qu'au lieu de prévoir ils se sont fait des illusions, en ignorant certains faits matériels et surtout certains facteurs moraux; cela arrive aux réalistes, et l'Allemagne de 1914 en a fait l'expérience.

* * *

En Janvier, une haute personnalité française me demandait: « Y avait-il donc, selon vous, une autre possibilité pour la France de se faire payer? » — « Oui, répondis-je, il y avait à conclure, avec l'Allemagne, une véritable entente. » — « Ah, certes! nous y avons pensé, mais nous n'avons pas osé, par peur de l'Angleterre. Et maintenant que nous sommes dans la Ruhr, il faut tenir bon; ça devient une question d'honneur. »¹⁾

Ces mots (rapportés textuellement) ne représentent certes pas « l'opinion française », mais bien une *certaine* opinion, dont il faut tenir compte. Ajoutons y quelques autres petits faits du même genre, pour mieux comprendre cette mentalité.

La même personnalité me disait: « La politique des Anglais a toujours été d'encercler la puissance militaire la plus forte du continent: Napoléon I, l'Allemagne de 1900, la France d'aujourd'hui » (telle est bien la thèse de Chéradame). A quoi je répliquai: « Mais alors, les Allemands auraient eu raison, en 1914, de crier à l'encerclement! »

Rapprochez de cela une parole imprudente de Poincaré aux funérailles de Delcassé: « L'Allemagne, maintenant, pouvait donc affecter de se dire encerclée. » Et vous verrez que, sans innocenter le moins du monde toute la politique anglaise, les Continentaux feraient bien tout de même de reviser leurs jugements historiques, en ne se mangeant plus les uns les autres « par peur de l'Angleterre »!

Quant à cette question d'honneur, quant à ce fameux prestige, qui veut qu'on s'enferre dans une erreur plutôt que d'en sortir à temps par un acte de bon sens, c'est justement ce qui a empêché l'Allemagne, battue sur la Marne, de conclure une paix honorable en 1915 ou 1916. Veut-on recommencer l'expérience?²⁾

¹⁾ Voir dans le *Figaro* les articles de *** contre la politique anglaise.

²⁾ Voir à ce propos un excellent article d'Aulard, dans *Le Quotidien* du 21 mars.

Voulez-vous un autre rapprochement? Il est dans le silence « patriotique » qu'on voudrait imposer aux consciences. En Août 1914, au moment où la Belgique neutre et loyale fut indigneusement violée, quelques professeurs de droit allemands se rendirent auprès d'un collègue suisse et lui dirent textuellement: « Das ist ein Verbrechen » (c'est un crime); une semaine plus tard, un seul d'entre eux hasardait encore pareil jugement; or je sais par quels moyens on tente aujourd'hui d'intimider certains Français de grande autorité . . .

Si l'on y réussissait, c'est alors qu'on s'écrierait triomphalement: La France entière est derrière M. Poincaré! — Mais, quel Poincaré? celui de Septembre 1922? ou celui de Janvier 1923? La question demande quelques explications.

* * *

En Septembre 1922, à la 3^{me} Assemblée de la Société des Nations, un des délégués français, Henry de Jouvenel, fit adopter d'abord par la troisième Commission et ensuite par l'Assemblée une résolution, disant: que la Société des Nations se déclarait prête à étudier le problème des réparations et celui des dettes interalliées, si les Puissances intéressées le lui demandaient, vu que la solution de ces problèmes est à la base même du désarmement. — M. de Jouvenel ne cacha pas qu'il parlait au nom de son gouvernement; il doit se souvenir de la surprise, de la joie et de l'émotion qui accueillirent sa proposition. Surprise, oui; car la guerre nous a laissé un héritage compliqué, où les compétences se contredisent dans un conflit toujours renouvelé entre l'esprit d'hier (violence et diplomatie secrète) et l'esprit de demain (solidarité et arbitrage); il est bien entendu que la Société des Nations *doit* s'occuper de tout ce qui touche à la paix du monde, mais il est sous-entendu qu'il s'agit surtout des problèmes nouveaux, tandis que le règlement des conflits anciens relève des « Puissances intéressées », c'est-à-dire des vainqueurs de 1918! C'est là une situation fausse, qui ne peut durer, qui ne durera pas, dont il faut absolument sortir. Par la proposition de Jouvenel on brisait précisément le cercle vicieux, on touchait enfin à l'abcès profond de la démence

européenne; surprise et joie d'autant plus grandes que cette délivrance était due à une initiative française.

Que s'est-il passé dès lors? Comment le Poincaré de Septembre, qui parlait si bien par la bouche d'Henry de Jouvenel, est-il devenu le Poincaré de la Ruhr, aux discours secs, étroits et féroces? Je pose la question, sans avoir de quoi la résoudre. Il paraîtrait (me dit-on) que l'occupation de la Ruhr a été voulue par Millerand beaucoup plus que par Poincaré; mais alors, nouveau mystère à éclaircir par les historiens et surtout par les psychologues de l'avenir.

La question « que s'est-il passé? » s'impose d'autant plus que, précédemment, j'avais appris, par deux sources entièrement indépendantes l'une de l'autre, que Poincaré ne serait pas hostile à un rapprochement franco-allemand!

N'avons-nous pas d'ailleurs, en Suisse, pour des choses qui nous concernent, l'impression qu'il y a autour de lui des gens qui le renseignent, le conseillent et le servent d'une façon étrange?

L'occupation de la Ruhr n'est pas, comme on voudrait le faire croire, une nécessité surgie vers la fin de 1922 pour des raisons économiques; elle répond à un plan plus ancien. En Décembre 1920 je disais à un ami, à Paris: « Prenez garde! Parmi vos hommes influents il y en a qui veulent aller dans la Ruhr! » Je fus d'abord traité de visionnaire, mais trois jours après l'ami déclara: « Je me suis informé au bon endroit; oui, ces gens existent; mais soyez tranquille, ils ne perceront pas! » — Ils ont pourtant percé, et leurs arguments très habiles ont agi même sur des esprits avertis; preuve en soit cette phrase d'une lettre de fin Décembre 1922: « Je suis contraire à l'occupation de la Ruhr, parce qu'elle froissera le sentiment national des Allemands, mais quant aux grèves que vous prévoyez, il n'y en aura pas plus que dans mon œil, car les grands industriels seront les premiers à dire aux ouvriers de travailler. »¹⁾ — Quand, sous la plume d'un homme très intelligent et assez proche du Quai d'Orsay, on trouve des illusions pareilles, dues à une ignorance totale des réalités morales d'un grand peuple

¹⁾ Ces mêmes industriels qu'on accuse aujourd'hui d'avoir provoqué le massacre à l'usine Krupp. Que reste-t-il alors des « prévisions »? On tombe dans l'absurde.

voisin, on croit rêver; mais non, ce n'est pas un rêve, c'est la plus triste des réalités. Les six écoliers de Bochum (17 à 18 ans), passés à tabac par une centaine de soldats, et laissés sanglants dans une cave, pendant vingt-quatre heures sans paille et sans nourriture, c'est une réalité; elle est du 22 Février.¹⁾ Telles sont les glorieuses besognes qu'une minorité d'impérialistes impose aux successeurs des poilus de la grande guerre.

* * *

« Mais enfin, nous voulons être payés ! » C'est là l'argument suprême, qu'on nous réédite sans cesse (même dans de bons journaux romands), qu'on estime être sans réplique, et qui n'est qu'une vaste illusion (là où il n'est pas un prétexte!).

Encore une fois: le droit de la France à des réparations est indiscutable; ce qui est très discutable, c'est l'efficacité des moyens à employer! Cela est-il donc si difficile à comprendre?

En admettant que l'occupation de la Ruhr ne mène pas l'Europe à la catastrophe (ce danger augmente de jour en jour), en admettant que le voyage très remarqué de M. Loucheur à Londres aboutisse à un arrangement, on verra après coup que cet arrangement était possible depuis longtemps et jusqu'en Décembre 1922, que l'aventure de la Ruhr n'a rien du tout facilité, qu'elle a au contraire tout compromis, en faisant le jeu de tous les extrémistes des deux pays, en risquant l'anarchie, et en ternissant certainement dans le monde entier la gloire légitime et pure du nom français.

Certes, tous les moyens étaient préférables à cette aventure, qui n'est qu'un coup de force imposé par les impérialistes à un gouvernement dont on ne sait ce qu'il est, ni ce qu'il veut; il ne le sait pas lui-même, grâce à cette Chambre où commande la Droite tandis que les radicaux tergiversent, ne sachant ce que pense le pays.

La solution la meilleure eût été, serait encore, de remettre cet angoissant problème à la Société des Nations. Mais quelle fut, presque constamment, l'attitude des hommes d'Etat français à l'égard de la Société des Nations? Ce fut une attitude

¹⁾ Voir les pages 5 à 7 de la brochure Oeri.

de méfiance. Récemment encore Viviani essayait, avec sa brutalité coutumière, de saboter le pacte de garantie esquissé en Septembre par Cecil et de Jouvenel. Ce sont là des choses tristes que chacun sait, dans les milieux informés, et que personne n'ose dire. Comment se fait-il que la patrie de Léon Bourgeois ait adopté cette politique néfaste? Encore une question que je pose sans pouvoir y répondre.

La Société des Nations a seule l'autorité nécessaire pour proclamer enfin que la question des réparations doit être réglée par l'effort commun de tous les peuples, y compris les neutres. Ce que la France réclame à juste titre, ce que l'Allemagne ne peut pas payer à elle seule, c'est une dette d'honneur de tous les peuples européens et des Etats-Unis, dette à payer par des réalités et non par des phrases flatteuses.

Oui, malgré les déceptions les plus amères de l'heure présente, ma conviction demeure, que la victoire des Alliés a sauvé la liberté du monde et que les plus gros sacrifices exigés pour cette victoire ont été supportés par la France. De ce fait indéniable il faut tirer les conséquences. Mais se croiser les bras, en disant: « Que les Boches paient, dussent-ils en crever! », ou bien, au contraire, se réjouir des gaffes de la politique française et ricaner: « Ils n'auront pas un sou! », tout ça, c'est de la haine idiote et de l'ignorance crasse, au service d'un monstrueux égoïsme. — France ou Allemagne, vainqueurs ou vaincus, belligérants ou neutres, là n'est plus la question; le sort des uns est lié au sort des autres; qu'on le veuille ou non, que ce soit sciemment ou inconsciemment, que ce soit d'une âme confiante ou d'un cœur plein de rage, nous tirons tous à la même corde; la réalité du monde moderne est la solidarité des peuples; nous nous sauverons tous ensemble ou nous périssons tous ensemble. — C'est pourquoi le premier pas à faire vers le salut serait dans un emprunt international ou dans une garantie internationale avec participation pleine et entière des neutres. C'est bien, sauf erreur, la proposition des socialistes suédois, à présenter par Branting au Conseil de la Société des Nations; Branting osera-t-il en parler dans la session qui va s'ouvrir le 15 Avril?

Il faut rétablir la confiance humaine. Ceux qui croient y

arriver par la violence, se trompent profondément; c'est l'illusion mortelle des soi-disant « réalistes » qui ignorent les vérités morales.

* * *

Un ami plus âgé, en qui nous saluons tous une des intelligences les plus lumineuses de la Suisse, m'écrivait le 31 Mars: « Quelle guerre et quelle paix! Je me persuade de plus en plus qu'il faudrait pour notre salut un geste de grandeur d'âme, d'oubli généreux et absolu, sans condition; le „Soyons amis“ d'Auguste ... Peut-être n'y a-t-il que quelques rares individus, ou les peuples dans leurs masses encore instinctives qui soient capables de tels mouvements. J'ai peur que les classes dirigeantes, c'est-à-dire la bourgeoisie, ne soient beaucoup trop calculantes et médiocres pour oser cette témérité. Vous en souffrez autant que moi; mais vous êtes malgré tout un incurable optimiste. Bravo! Demeurez-le! Jusqu'au dernier souffle vous crierez: Sursum corda!»

Il y a dans ces quelques lignes une ou deux affirmations essentielles sur lesquelles je reviendrai prochainement; quant à mon optimisme, il est vrai qu'il persiste malgré tout et bien que chaque nuit cette angoisse de la Ruhr me réveille et me torture. Cet optimisme n'est pas simplement une affaire de tempérament; il se base aussi (me semble-t-il) sur les leçons de l'histoire et sur l'indomptable énergie de ceux qui représentent aujourd'hui en France la plus noble tradition française de liberté et d'humanité. C'est à eux que cet article devait être consacré, mais d'autres problèmes se sont dressés sur le chemin; remettons donc la suite au 1^{er} Mai et concluons provisoirement:

Ce « geste de grandeur d'âme, d'oubli généreux », il peut sembler cruel d'en demander l'exemple à la France, et c'est bien d'elle pourtant que nous l'attendons, parce que « noblesse oblige », et aussi parce que, d'aucune autre part, l'exemple ne serait aussi efficace. Qui donc affronterait cette vergogne de ne pas s'associer à un geste généreux venu de la France? — La France des Croisades, celle aussi de 1789; celle de Péguy et celle de Jaurès. Pour n'être pas officielle, elle n'en est que

plus vivante. Si l'on réussit, en 1914, à étouffer le libéralisme allemand, jamais on ne réussira à étouffer le libéralisme français, de traditions bien plus anciennes et plus profondes. Il s'adresse au monde par la Ligue des Droits de l'Homme (qui publie deux fois par mois ses courageux *Cahiers*), par le *Progrès civique*, par le *Quotidien*, par *l'Oeuvre* ... Nous crions à ces lutteurs: Tenez bon! Vous êtes notre espérance et notre flambeau de ralliement! Sachez bien que chaque jour vous éveillez, vous ralliez à la grande cause de nouvelles consciences. Entre la violence de droite et celle de gauche, entre Charybde et Scylla, nous cinglons avec vous vers le règne du Droit et nous vous envoyons de toutes parts notre salut fraternel!

LAUSANNE

E. BOVET

Die Werke Spenglers *Der Untergang des Abendlandes* und *Preußentum und Sozialismus* sind im Verlag C. H. Beck, München, erschienen. Derselbe Verlag brachte das Buch Manfred Schröters heraus: *Der Streit um Spengler*. Der erste Band des *Unterganges*, im Sommer 1918 herausgegeben, wurde von Spengler gänzlich überarbeitet; im Februar 1923 trat er in endgültiger Gestalt vor die Leser. Als Sonderabdruck aus den *Preußischen Jahrbüchern* erschien 1921 die kleine Schrift *Pessimismus?* von Oswald Spengler. Ferner entdeckte Spengler den Dichter X, der sich nachher als Ernst Droem entpuppte und bei C. H. Beck einige Gedichtbände erscheinen ließ. An Spenglerliteratur zu erwähnen sei nicht vergessen das Sonderheft, welches die Zeitschrift *Logos* herausgegeben hat.



ABONNEMENT: Jährlich (20 Hefte) 18 Fr., halbjährlich 9 Fr., vierteljährlich 4 Fr. 50;
im Postabonnement 20 Rp. Zuschlag, nach dem Ausland mit Porto zuschlag.
Einzelne Hefte 1 Fr.

INSERATE: $\frac{1}{1}$ Seite 100 Fr. $\frac{1}{2}$ Seite 55 Fr. $\frac{1}{4}$ Seite 30 Fr. $\frac{1}{8}$ Seite 17 Fr. 50.

Verantwortliche Redaktion: Prof. Dr. E. BOVET, Dr. MAX RYCHNER, R. W. HUBER.
Redaktion u. Sekretariat: Zürich 2, Bleicherweg 13. Telephon Selinau 47 96. Postcheck Nr. VIII 8068.
Expedition, Druck u. Verlag: Art. Institut Orell Füssli, Zürich (Postcheck Nr. VIII 640).